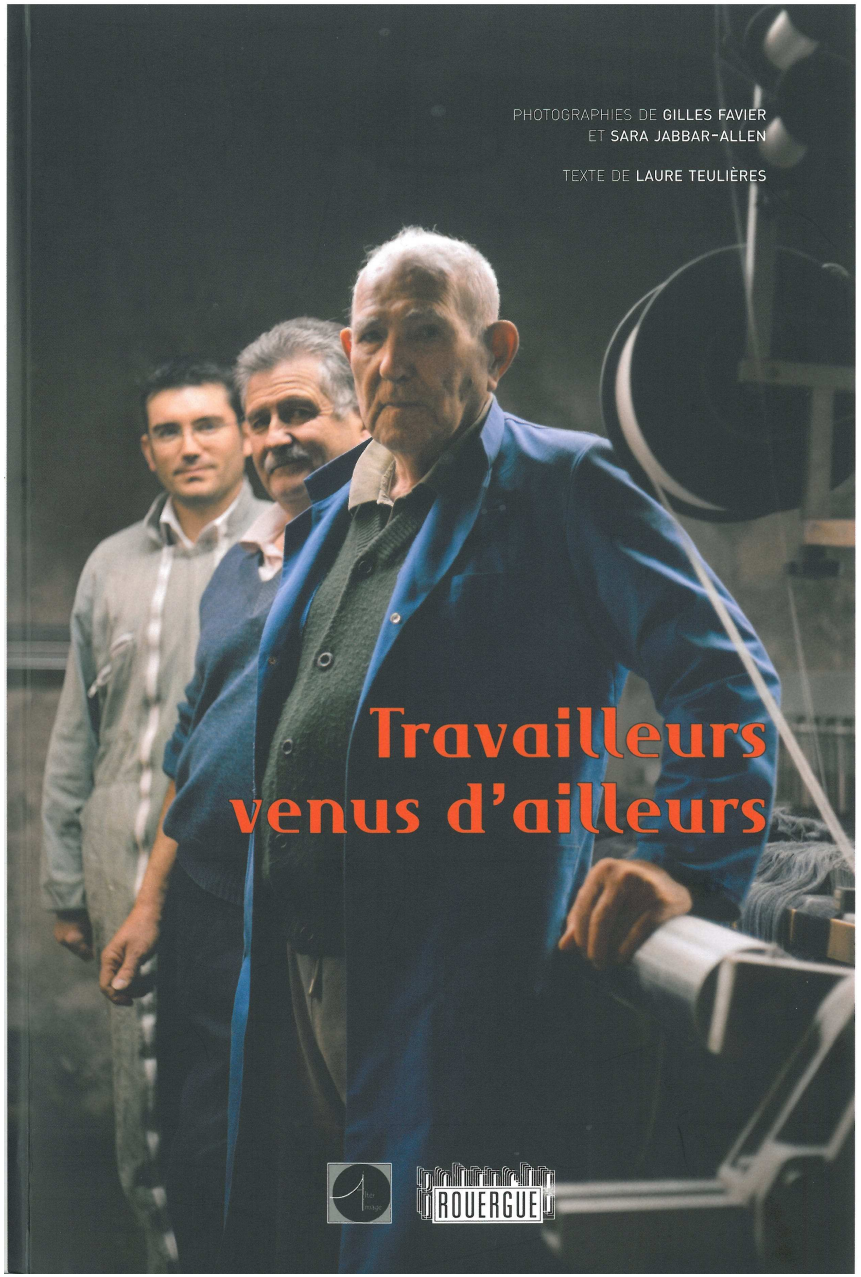


PHOTOGRAPHIES DE GILLES FAVIER
ET SARA JABBAR-ALLEN

TEXTE DE LAURE TEULIÈRES

Travailleurs venus d'ailleurs

ROUERGUE

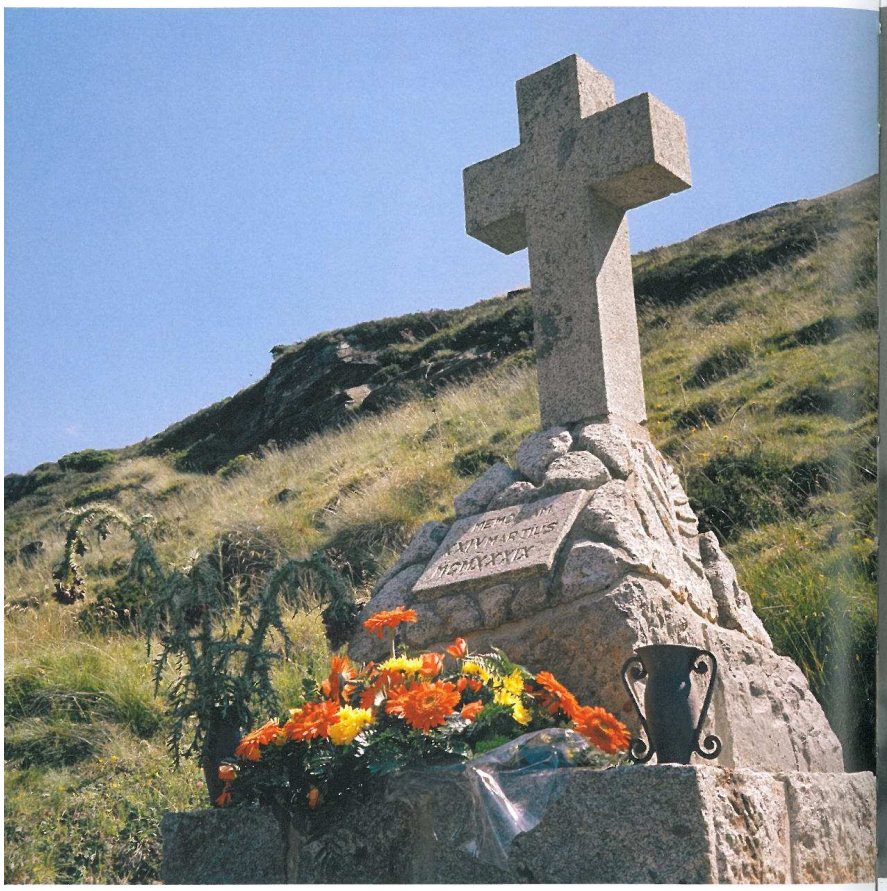
Piste II
03:55

DILEC AK

Membre de la seconde génération de l'immigration turque en Ariège, Dilec Ak raconte le parcours de ses parents. Son père est arrivé en 1972 en réponse à une offre d'embauche dans la maçonnerie. Il voulait améliorer la vie de sa famille, mais en gardant toujours l'espoir de retourner un jour chez lui, au village. Il est décédé sans avoir pu accomplir son rêve... Dilec évoque aussi les difficultés d'adaptation de sa mère, comme de nombreuses femmes immigrées qui se retrouvaient seules la journée, ne parlant pas français, alors que leur mari était au travail. Avec l'aide de sa fille et de voisins qui se sont montrés solidaires, elle a pu apprendre la langue. Aujourd'hui aide-soignante, Dilec revendique avec assurance sa double culture, française et turque.

MOHAMED EL KABELI

C'est pour le travail que Mohamed El Kabeli est venu du Maroc il y a une trentaine d'années. Il ne parlait alors pas du tout français. Bien qu'il ait d'abord été maçon au pays, c'est comme bûcheron qu'il a commencé en France. Car dans sa région d'Ifrane, dans le Moyen Atlas, les métiers de la forêt étaient traditionnels. Après plusieurs années comme salarié et à la suite d'un accident de travail, il est devenu entrepreneur forestier. Ce parcours lui a permis de faire le tour de son milieu professionnel. Désormais « de l'autre côté de la barrière », il essaie à son tour de faire venir des travailleurs du Maroc, mais regrette que les conditions administratives soient beaucoup plus compliquées qu'à son époque. Mohamed s'investit dans la vie locale et associative du Couserans. Il veut transmettre le métier disparu de charbonnier, un savoir-faire ancestral qu'il a appris au Maroc et dont on aura toujours besoin.



BARRAGE D'IZOURT

Situé à 1 600 mètres d'altitude en Haute Ariège, le barrage d'Izourt est devenu un lieu de commémoration. Car, le 24 mars 1939, une catastrophe sur le chantier de construction pour la Société hydroélectrique des Pyrénées coûta la vie à 29 ouvriers dont 27 étaient italiens. Le travail de mémoire accompli ces dernières années dans la vallée de Vicdessos a mis en lumière le quotidien de ces hommes venus nombreux au cours du XXe siècle pour édifier les grandes infrastructures nécessaires au développement industriel. Le barrage a en effet fourni l'énergie de la grande usine d'aluminium située en aval à Auzat. La stèle rappelle le sacrifice de ces ouvriers.

DOUBLE PAGE PRÉCÉDENTE : **AUZAT-VICDESSOS**

ABDEL MALIK BOUFARIT

Abdel Malik a longtemps travaillé dans la plus importante usine de talc au monde, à Luzenac en Ariège. Il témoigne de son histoire en soulignant deux migrations : celle de son enfance, en Belgique, suivie d'un retour au Maroc, puis celle vers la France où il s'est établi définitivement. Il se rappelle du dépaysement éprouvé lors du retour au pays natal, « où il y avait des chiens partout », mais se dit fier de pouvoir en transmettre les traditions à ses enfants. L'adaptation en France n'a pas non plus été facile, l'apprentissage de la langue lui ayant parfois joué des tours... Il fait surtout le constat, brutal, que ses compatriotes n'étaient pas toujours considérés comme les autres travailleurs. Aujourd'hui, après une réorientation professionnelle, il continue de travailler le même produit, mais d'une tout autre manière : il est sculpteur sur talc.

Piste II
06:07

Piste IV
01:38

HAUTE-GARONNE

Gilles Favier

Un peu comme un retour aux sources pour moi, car dans une autre vie j'ai habité Carbonne et fait mes études à Toulouse.

Toulouse que je ne reconnais plus, un peu trop belle peut-être, trop aseptisée... J'ai la nostalgie, quand j'y reviens, de ses nuits animées et bruyantes, des fêtes des beaux-arts que nous terminions parfois en « allant » à la mer...

J'ai le regret, aussi, de n'avoir pu aller partout comme en « pèlerinage ». À Noé, sur les traces du tristement célèbre camp d'internement, ou à Ginestous pour voir ce qu'on a fait des gitans avec qui j'avais adoré travailler dans les années 1990... Ici, le passé, le mien me poursuit.

Et puis il y a Cheick rencontré près de Muret. Il venait de Dakar, il était marié. Je me souviens de ses deux enfants qui étaient venus s'asseoir sur le canapé pendant qu'il me parlait de son installation un peu accidentelle en France, de son mariage, de son travail aussi, car il avait gravi un à un les échelons de « l'intégration ». Cheick est mort cet été. Et je n'ai plus de mots pour dire ma tristesse à sa petite famille...

PAGE 58 : **PAYSAGE AGRICOLE CINTEGABELLOIS.**

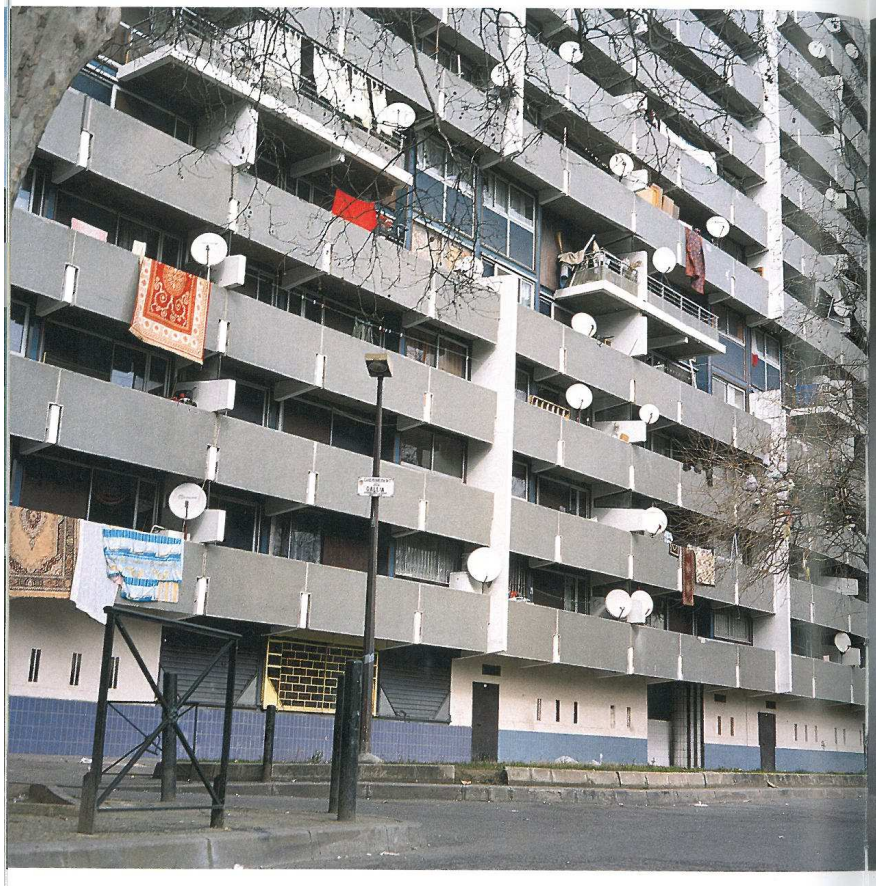
KHEIRA ABDELOUHAR

C'est à travers les poèmes qu'elle écrit que Kheira partage l'histoire de sa famille venue d'Algérie en 1952 et l'engagement pour son quartier. Son père est arrivé de la campagne oranaise pour soutenir la famille restée au pays. Kheira raconte avec humour et affection ses péripéties professionnelles, quand il était manœuvre puis maçon dans le bâtiment, un peu partout sur le territoire : « Nous, on dit qu'il a travaillé pour la reconstruction de la France. » Le regroupement familial lui a permis de faire venir les siens. Kheira évoque ses souvenirs avec un paisible recul : les règles de vie apprises de son père pour ne pas avoir d'ennuis avec l'extérieur, l'aide des voisins pour les besoins scolaires, l'amitié et le partage... Mais ce n'est pas sans regret qu'elle constate les conditions de vie actuelles des chibanis et chibanias, ces immigrés maghrébins « aux cheveux blancs » dont son père fait partie, qui se retrouvent parfois sans rien, ou la stigmatisation envers les immigrés et leurs descendants, surtout les jeunes qui subissent de nombreuses discriminations.

Piste I 16:28

Piste IV 03:20

Piste V 03:35

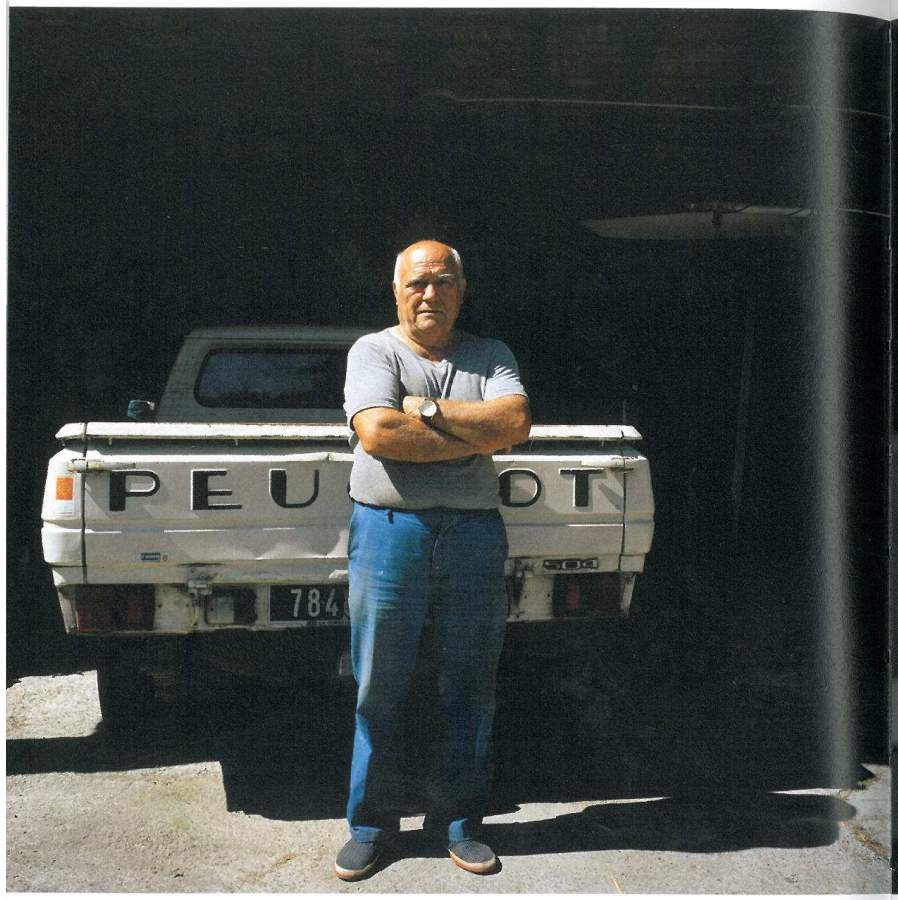


IMMEUBLE DU QUARTIER DE LA REYNERIE AU MIRAIL

La construction du quartier, constitué essentiellement d'HLM, devait répondre à un besoin de logements pour les jeunes ménages et les travailleurs étrangers. Le constat s'est très vite révélé amer car ces aménagements ont contribué à une ségrégation physique entre la ville et les quartiers.

SAMIRA GARIOUB

Samira travaille comme psychologue interculturelle au sein de l'association Cofrimi de Toulouse. C'est un peu son histoire personnelle qui l'a poussée à choisir un métier social permettant « de rencontrer et d'aller vers l'autre ». Fille d'émigrés marocains, son père est arrivé en 1966, envoyé dans le Lot par une entreprise de bâtiment de Casablanca. Il a travaillé dans l'étanchéité, ce qui l'obligeait souvent à des déplacements. C'est grâce à son parcours personnel mais aussi professionnel que Samira a développé une distanciation nécessaire à sa pratique de responsable de formation. À travers les formations qu'elle donne, elle sensibilise divers professionnels ou agents institutionnels à la communication interculturelle et/ou la prévention des discriminations.

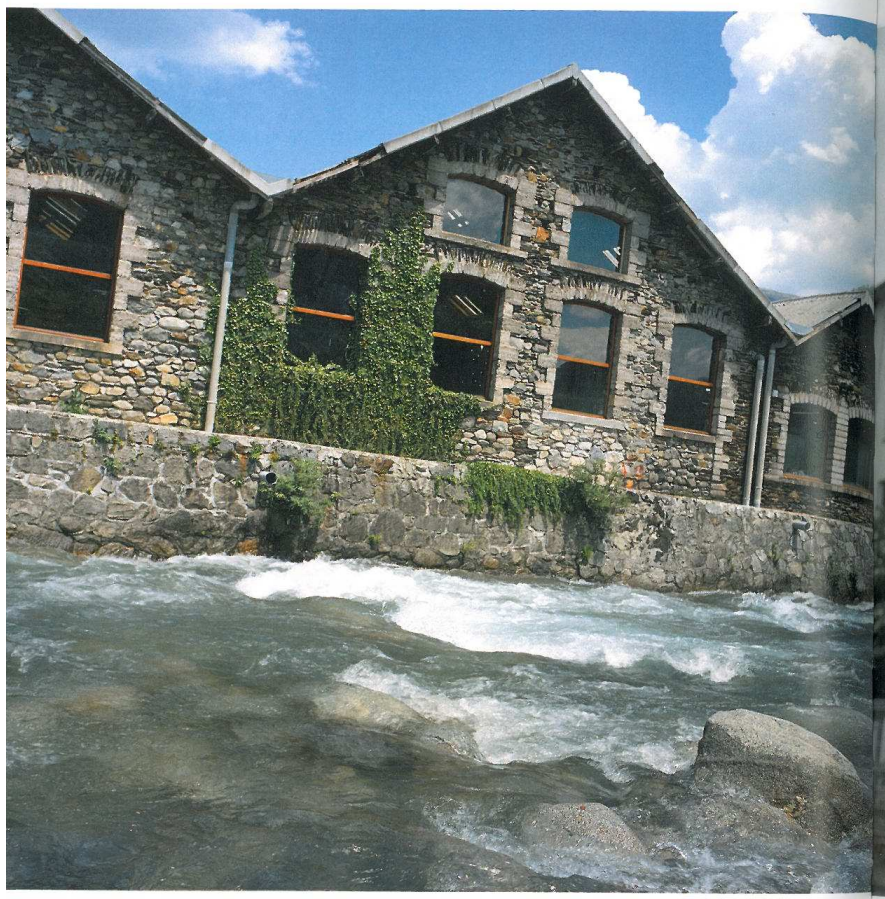


PEDRO GARCIA

Arrivé en 1972 d'Espagne, Pedro Garcia explique que c'est pour des raisons uniquement économiques qu'il est venu en France, parce que la vie là-bas était dure. Il travaillait déjà dans le bûcheronnage avant son émigration, ce qui lui a permis de trouver très facilement du travail, et mieux payé. C'est dans un français assez approximatif et avec un fort accent qu'il explique avoir été tout le temps en équipe avec d'autres Espagnols et n'avoir donc pas eu l'occasion d'améliorer sa pratique de la langue. Les conditions de travail étaient rudes. Il partait à l'aube, parfois loin, et rentrait tard le soir. Le patron payait au mètre ou à la tonne de bois ; le reste, déplacements et tronçonneuse, était à la charge des ouvriers. Mais aujourd'hui comme hier, Pedro fait face et dit pudiquement : « Je me débrouille ».

ZORA

Ce petit bout de femme cache une vraie battante et un parcours de travailleuse immigrée qui n'a pas été facile. Peu après l'indépendance du Maroc, en 1957, son mari et elle ont suivi en France « la patronne » qui l'employait là-bas. Sa vie est parsemée d'histoires douloureuses, depuis son enfance au pays jusqu'à l'exploitation subie avec certains de ses employeurs. Elle qui dit « avoir vu passer cinq présidents » a travaillé toute sa vie à faire des ménages ou à garder des personnes âgées. Jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans, elle s'est occupée d'une personne âgée pour avoir une retraite décente et se sentir utile.



FATIHA RACHIDY

Fatiha est née en France, mais porte en elle l'histoire de son père arrivé du Sahara marocain en 1965. Cette région, vivant essentiellement du produit des dattiers, était affectée par la sécheresse. Les employeurs français venaient y chercher une main-d'œuvre connue pour être robuste et apte aux travaux les plus durs. Son père se souvient d'ailleurs que son patron français est venu lui serrer la main à la descente du train pour vérifier qu'il était plein de force ! Mais il a attendu la retraite pour raconter ce genre de détails. Et s'il dit ne pas toujours comprendre la révolte de certains jeunes aujourd'hui, c'est en regrettant que les discriminations soient encore les mêmes qu'hier.

Piste III
00:58

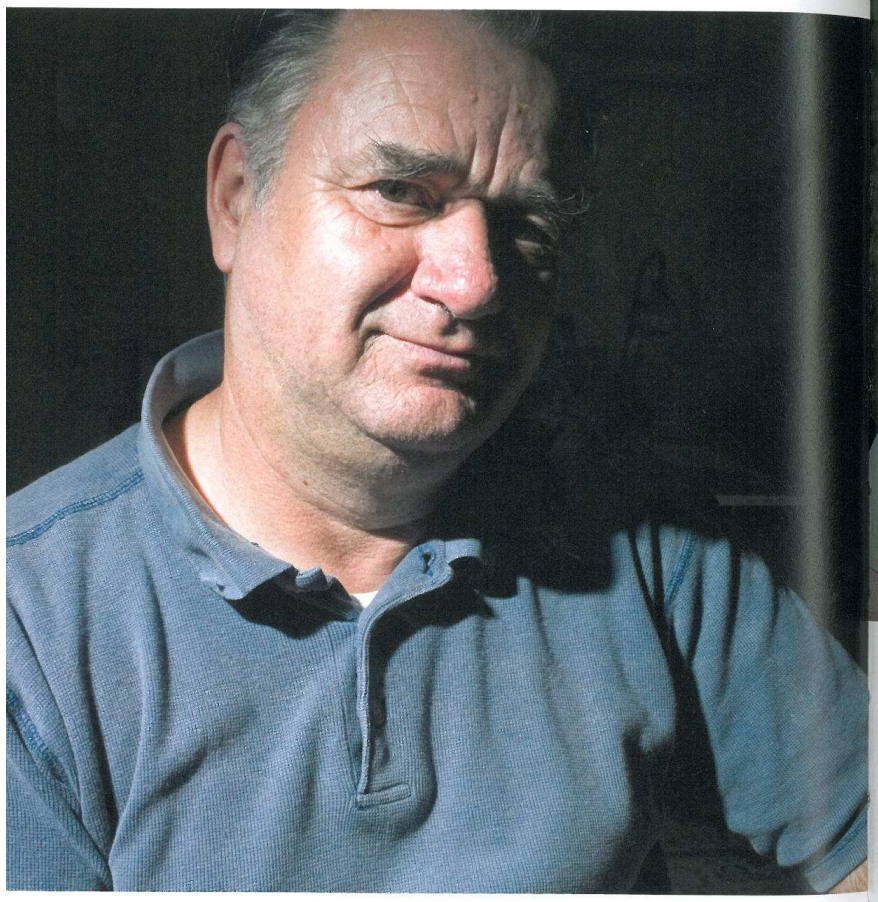
Piste IV
02:42
07:28

Piste V
10:01

CI-CONTRE : **ANCIENS ATELIERS**

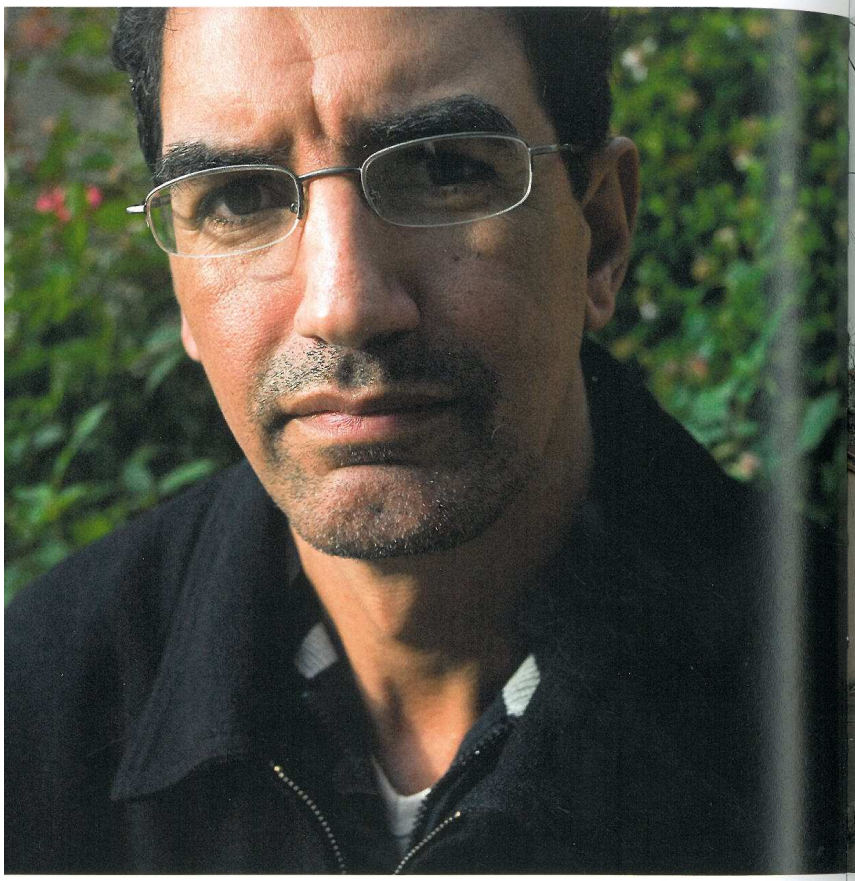
JEAN-PAUL DAMAGGIO

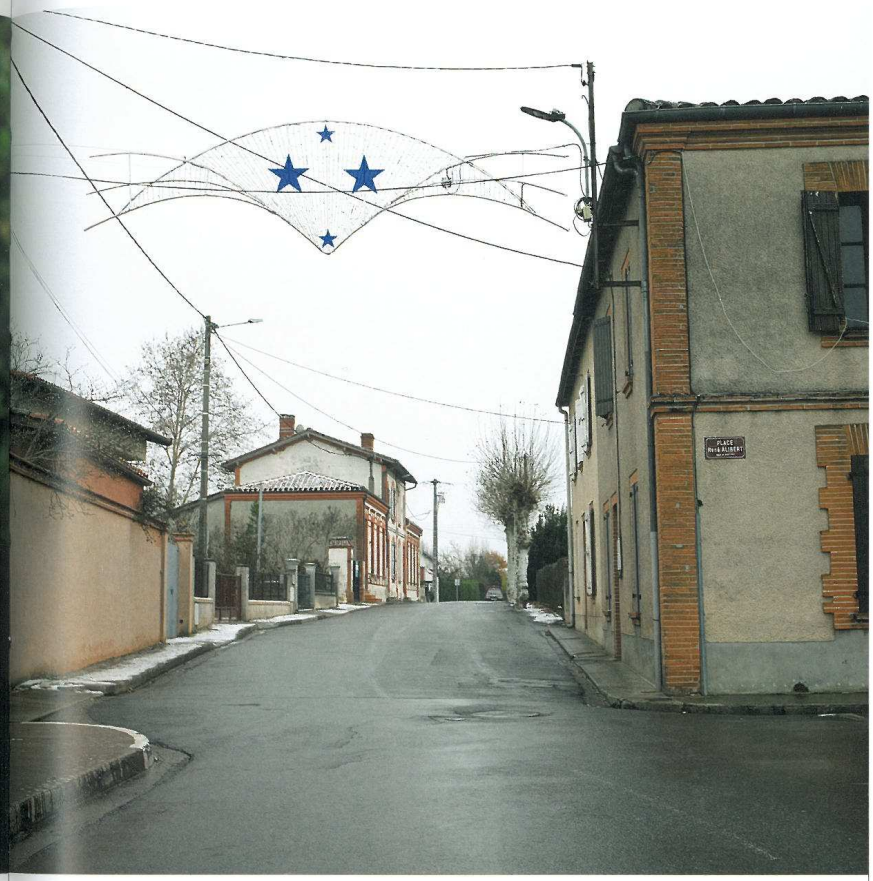
Son père et son grand-père sont arrivés d'Italie en 1930. Les inondations les ont obligés à quitter la région de Trente où ils habitaient. « Un vient et les autres suivent », explique Jean-Paul qui lui est né en France. Ancien instituteur, il a aujourd'hui 58 ans.
« L'immigration italienne n'était pas exclusivement économique. Il y avait parfois une volonté du pouvoir fasciste d'envoyer à l'étranger toute une communauté », nous explique Jean-Paul.
Les Italiens qui arrivaient ici étaient prêts à accepter n'importe quel travail pour gagner leur vie. Ils avaient souvent en tête l'idée de vite acheter des terres pour devenir paysans. C'est ce qui s'est passé pour le père et le grand-père de Jean-Paul. De maçons, ils sont devenus petits propriétaires.
« Dans les familles italiennes, on parlait le français pour faciliter l'intégration, la langue ce n'est pas un drapeau », constate Jean-Paul qui occupe sa retraite en fouillant inlassablement les archives de l'immigration italienne. Il a une belle formule pour dire la proximité de ses deux cultures : « la France est la fille de l'Italie, ou l'inverse, en tout cas, elles sont sœurs ! »



MARCIN ET KATARZYNA SLEEZAK

Marcin est arrivé en France en 2004. Katarzyna l'a retrouvé à Montauban en 2008. Ils sont retournés ensuite au pays, en Pologne, pour se marier. À l'origine, Marcin était venu pour pratiquer sa passion et essayer d'en faire un vrai métier : coureur cycliste. Il a d'abord travaillé quelques mois au ramassage des fruits puis il s'est fait remarquer, autant par son talent que pour sa gentillesse, par le club local... Et aujourd'hui il a un poste d'éducateur sportif. Il encadre les jeunes dans leur apprentissage.

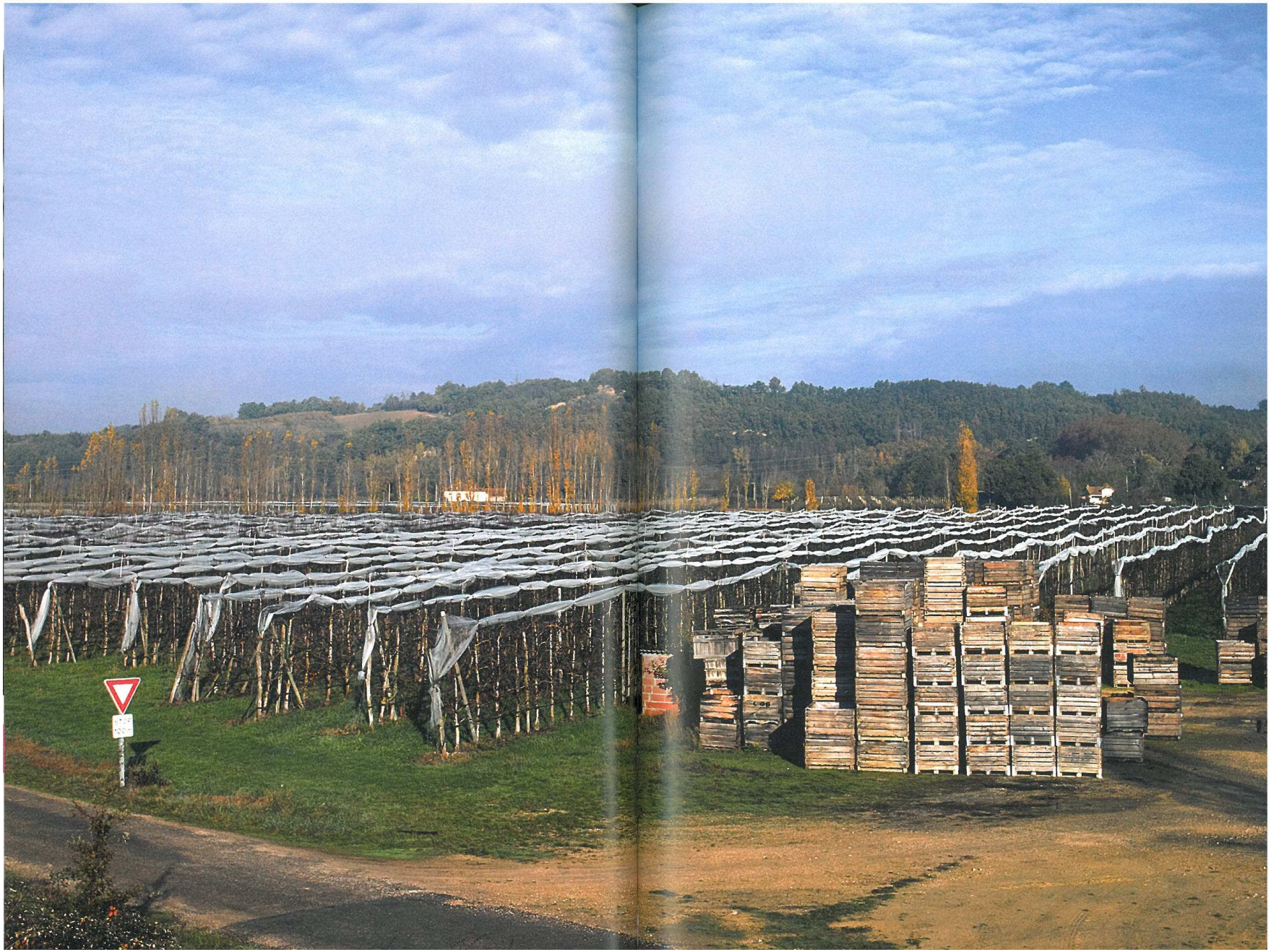




BRAHIM KASSEMI

Un père marocain et une mère algérienne : voilà pour la filiation de Brahim arrivé à Montauban à l'âge de 40 jours... Le père, maçon, était venu en éclaireur dans les années 1950 puis la famille l'a rejoint en 1966. Tous s'installent dans une cité « sociologiquement cosmopolite ». Là vivaient des Pieds noirs, des Espagnols, des Italiens et des Français aussi... Mais peu à peu les classes moyennes ont fait construire et, seuls sont restés les immigrés de base. Et parmi eux bon nombre d'agriculteurs marocains. Brahim a étudié à Montauban. Placé dans une voie de garage, sans doute à cause de ses origines, il réussit néanmoins à réintégrer le tronc commun et à passer son bac. Il est devenu animateur dans un centre de loisirs, puis directeur, avant de démissionner de son poste de fonctionnaire pour un désaccord avec la nouvelle municipalité : « Le but de ma vie n'était pas d'avoir un statut social. »

En 1989, Brahim se déclare objecteur de conscience. Il fonde alors une association qui propose une animation autour d'une tente caïdale installée dans les collèges. Dans ce décor des mille et une nuits, il parle aux élèves de la culture arabo-musulmane au travers de ses propres origines. « Je suis algérien, je suis marocain, je suis français et quand on me parle au téléphone personne ne peut imaginer que je puisse être arabe, au pire on me croit marseillais... » « J'aime être là où l'on ne m'attend pas », finit-il par dire, comme un pied de nez à la bêtise et au racisme !



ALI ELHAMIMI

Ali est originaire du Maroc. Il vient d'un petit village de montagne, Bouffouda dans la province de Taounaté pas très loin de Fès. Il est arrivé seul en 1976 comme saisonnier agricole dans une ferme proche de Montauban. « C'était une époque où la France avait besoin de nous », dit-il. Beaucoup de ses compatriotes ont alors suivi le même chemin.

Les contrats de quatre, puis de huit mois se sont succédés avec autant de retours obligatoires au pays. Et puis, en 1981, la carte de travail tant espérée arrive comme une bénédiction. Ali bénéficie alors du regroupement familial. Sa femme et ses trois enfants s'installent avec lui. Deux autres enfants naîtront plus tard en France.

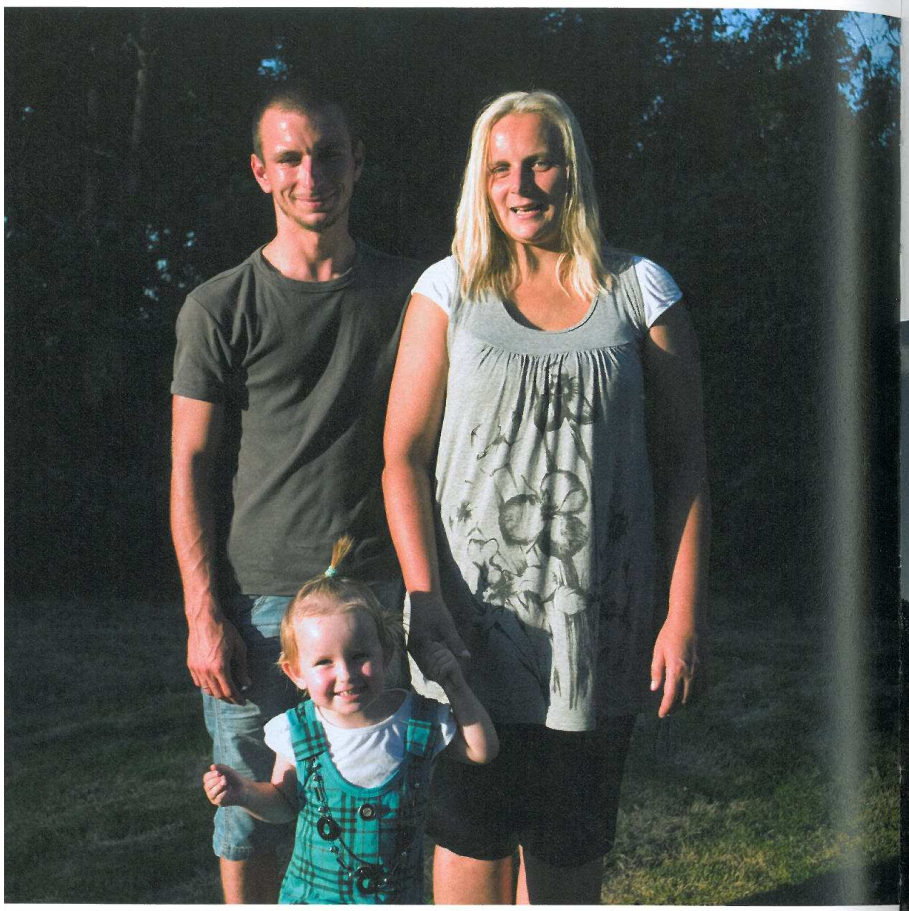
Il se souvient bien de ses premiers pas en Tarn-et-Garonne : « On était accueillis comme des rois car on était de gros travailleurs, on faisait douze ou treize heures par jour... On était un peu comme des esclaves. Moi, comme je parlais français, je me suis émancipé assez vite. Je suis sorti de la ferme. Je me suis fait des amis français, j'ai joué dans l'équipe de football du village. Je n'ai jamais ressenti le racisme en tant que tel, mais j'ai eu le sentiment qu'on nous exploitait vraiment. »

Il est resté tout de même douze ans dans la même ferme avant de tenter sa chance dans les travaux publics. Un accident du travail l'obligera en 1994 à se reconvertir. Depuis, il est marchand forain. Il vend de la maroquinerie sur les marchés de la région.

Ali se dit fier d'être arabe. Fier aussi d'être musulman et de pratiquer sa foi à sa manière, sans ostentation et dans le respect des autres. Il est très impliqué dans la vie associative, ici, et au Maroc, où il a créé une association humanitaire pour aider son village. Il a une petite maison là-bas. Ce n'est pas un hôtel mais chacun y est le bienvenu... Au détour de la conversation, on sent poindre la nostalgie de ses montagnes. « On a tant rêvé de la France, maintenant on rêve du Maroc, mais qu'est-ce que je peux faire ? Si je retourne là-bas, personne ne va vouloir me suivre ! », dit-il dans un éclat de rire...

DOUBLE PAGE PRÉCÉDENTE : **VERGER PRÈS DE FUMEL.**

PAGE 164 : **ENSILAGE DE MAÏS LE LONG DE LA VOIE DE CHEMIN DE FER MONTAUBAN-TOULOUSE PRÈS D'ALBIAS, AU NORD DE MONTAUBAN.**



PREZMYSLAW ET KATARZYNA BANASZAK

Prezmyslaw est venu s'installer en 2007 à Moissac. Il a travaillé deux mois au ramassage les fruits avant de retourner chercher sa femme Katarzyna. Les jeunes mariés n'arrivaient pas à joindre les deux bouts, à Konin, la petite ville du centre de la Pologne d'où ils sont originaires. « Au bout de quelques jours, après la paie, on n'avait déjà plus rien et on devait habiter chez les parents... » Ici, la vie leur semble plus douce. Ils ont dorénavant leur propre logement à Saint-Nicolas-de-la-Grave. Prezmyslaw travaille en CDD pour un primeur tout au long de l'année. Pour eux, pas d'hésitation, le futur est en France, et Gabriella leur fille de trois ans, aura, pensent-ils, de bien meilleures perspectives d'avenir qu'eux deux.

CI-CONTRE : **LABOURS DANS LA PLAINE ENTRE CAUSSADE ET MONTAUBAN.**